

**Zeitschrift:** Actes de la Société jurassienne d'émulation

**Herausgeber:** Société jurassienne d'émulation

**Band:** 65 (1961)

**Artikel:** Le poète flamboyant

**Autor:** Cuttat, Jean

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-549861>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 10.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

JEAN CUTTAT

## LE POÈTE FLAMBOYANT

### POÈME

#### I

*En ce temps-là — mais quand ? — je fus ravi en songe.  
C'était une contrée de hauts tapis soyéux  
jetés sur le mensonge  
et moi j'y déployais des tentes pour les dieux.*

*Ainsi je vis tourner les soleils du jeune âge  
et la terre et le ciel soumis à mes pipeaux  
en de verts pâturages  
paissaient paisiblement leurs langoureux troupeaux.*

*Toute ma vie rouait comme un pommier d'avril.  
J'avais un centre, une pierre pour mon repos.  
Les dieux étaient tranquilles  
et tranquille mon cœur se mouvait sur les eaux.*

*Longtemps j'ai flamboyé sous les tam-tams solaires  
et rien jamais ne put me soumettre à la nuit,  
à la loi meurtrière  
de cette épée qui me chassait dans l'aujourd'hui.*

## II

*Hélas, il est sur nous le désastre du Graal.  
L'équarrisseur prend au licou nos destriers.*

*Regarde, ô Parsifal,  
d'une quête pourrie rouiller les boucliers.*

*Déjà la pluie des champs a rongé nos armures.  
Les dames de jadis ont rejoint les gisants  
sur qui d'une main dure  
je promène la torche ombreuse des vivants.*

*Ici fut Lancelot du Lac, là Mélusine,  
Tristan menant Iseult et là leur lit d'épée.*

*Ci trotta Triste-Mine.  
Par-ci fut Ophélie et par-là Dulcinée.*

*Suivant sur son cheval fondit la reine en pleurs.  
Elle mit pied à terre, en terre se coucha  
et reine attendit l'heure  
où le rossignol chante aux quatre coins du drap.*

## III

*J'ai replié ma tente et quitté le Thabor.  
Je n'épouserai plus l'épaule que j'aimais.*

*J'ai laissé mon roi mort  
aux jardins où jadis fleurit le mois de mai.*

*Amour, est-ce encor vous qui dormez sous la neige ?  
Reverrons-nous jamais sous ce lit de frimas  
poindre la perce-neige  
et roucouler cette fontaine où l'on s'aima ?*

*J'écoute tristement se plaindre au fond des cœurs  
les oiseaux que nos mains réchauffaient autrefois.*

*Le monde que je cours  
n'a qu'un semblant de vie et qu'un semblant de voix.*

*Mais ce qui fut soleil encor me divinise.  
Ce qui fut nuit sans cesse afflige ma santé  
et sous ses brise-bise  
la mort comme une lune éclaire la beauté.*

## IV

*Rien n'est vraiment chanté que la main sur le cœur.  
La douceur, le velours, l'éloquence des voix,  
leur timbre, leur ampleur  
et c'est Diane à grands cris qui chasse dans nos bois.*

*L'écho ne rend jamais que de fausses rumeurs  
mais le poète, lui, écho d'un autre écho,  
enroulé sur son cœur,  
comme une immense oreille écoute son galop.*

*Je sens dans ma poitrine où brûlent des échardes,  
où le bruit de la vie mêle mer et forêt  
un grand coq de cocarde  
par un matin flambant darder de brillants traits.*

*Crie donc plus haut que tout, poète, coq d'honneur,  
car un air d'opéra ne se peut chuchoter  
et pour un roi de cœur  
un château de carton vaut bien d'être chanté.*

## V

*L'aveugle en tâtonnant déchire sa lumière.  
L'impure en souriant offre sa pureté  
et la rose dernière  
au jardin du soleil un cœur de cécité.*

*Le jour en s'ajourant berce le crépuscule.  
Le sommeil tient le songe au trou de son carcan.  
Du fond de ma cellule  
j'entends ma mort me rire avec ses longues dents.*

*Tout le présent scintille en ses jeux de miroirs.  
Le futur me regarde en sa psyché sans tain.  
Ses coffres, ses armoires,  
ses chambres éventrées regorgent de butin.*

*Amour, n'y touche pas. Certes ce beau désordre,  
ces langes, ces linceuls, tout ceci t'appartient.  
Garde tes chiens d'y mordre.  
C'est le désordre fou des dieux. Ne touche à rien.*

## VI

*Les baisers qu'on me rend ma glu point ne les colle  
et ce n'est pas pour moi que chantent leurs oiseaux.*

*Tout retourne aux idoles  
qui dans la nuit d'amour se gaussent dans mon dos.*

*Même quand j'ai traîné l'esclave sur ma couche,  
quand j'ai aimé, quand j'ai refermé mon étau,  
un bandeau sur la bouche  
mon désir contre moi retourne ses couteaux.*

*Je lave jour et nuit les traces d'un vieux crime  
dont m'accusent les dieux. J'éponge des murs blancs  
où leur fureur imprime  
à chaque coup d'éponge un doigt ganté de sang.*

*Je suis jeté dans les balances d'imposture,  
pesé la pierre au cou, jugé par un fléau  
qui traque la mesure  
du bout d'une main d'or braquée sur mes fardeaux.*

## IX

*J'ai vu mourir des gens. J'ai vu leurs yeux ouverts,  
tous leurs trésors atrocement cambriolés.*

*Ainsi s'en fut mon père  
un jour entre mes bras atrocement berné.*

*Je lui fermai les yeux puis j'allumai le cierge.  
Alors plus rien jamais ne fut comme autrefois.*

*Tout devint forêt vierge  
et dans la profondeur de ces grottes j'eus froid.*

*Père, c'est avec toi que j'aurais dû partir,  
couché sur ton vieux cœur tout chaud de mélodies  
au lieu de voir hennir  
ce cheval de douleur au milieu de ma vie.*

## XII

*Je compterai bientôt plus d'amis sous la terre  
que dessus. Patiemment j'écris sous leur dictée  
mon livre de poussière,  
le mémorial de notre atroce parenté.*

*Si le chemin des morts n'est qu'un jeu de miroirs,  
si l'envers sans bavure est calqué sur l'endroit,  
cette ombre qui se moire  
au bord d'un lac tranquille est-ce donc tout mon poids ?*

*Le manège des dieux tourne sans mécanique.  
Le carrousel emporte ses pantins de bois.  
Au flon-flon des musiques  
celui qui va passer est-ce toi, est-ce moi ?*

*Assez ! J'entends jouer la comédie à ma manière.  
Chassez-moi ces rieurs ! Eteignez, éteignez !  
Sans leurs fausses lumières  
je veux pleurer avec un cœur démaquillé.*

*Que ces dieux comme avant brassent leurs jeux de cartes.  
Leurs tarots et leurs dés ne m'intéressent pas.  
J'écarte qui m'écarte.  
Vers un lieu de blancheur j'avance pas à pas.*

*Mon cœur, voici l'hiver et la neige qui tombe.  
Si pareils à la mort distraite, les flocons,  
les cristaux sur les tombes...  
Double est notre manteau de rêve et de raison.*

## XXI

*La sève des bouquets suinte du pressoir.  
Je recueille les sucs de ce que j'ai vécu :  
l'odeur des encensoirs  
et toute la fumée des feux qui ne sont plus.*

*J'évoque mon enfance aux brancards des faucheuses,  
aux tics, aux hochements des chevaux harnachés.  
aux gerbes merveilleuses  
en qui je me couchais comme réenfanté.*

*Ah ! comme il était bon de rouler vers la ferme,  
enfermé dans la masse émouvante du blé,  
si près encor du germe  
et déjà si pressé de vivre et de trembler.*

*J'ai vécu, j'ai tremblé. Mais à présent je tire  
derrière moi toute une vie chargée de foi,  
de songe et de soupirs  
comme un haut char grinçant qui gémit sous le poids.*

*Entrerons-nous jamais dans la maison du Père ?  
Ton soleil, voyageur, descend à l'horizon  
et ton chemin se perd  
aux abords d'une nuit qui sera ta maison.*

*Ce que tu as foulé de désert en désert  
pendant quarante années du bout de ton bâton  
n'est qu'un front de poussière  
qui propose au désert un désert plus profond.*

*Mais parfois une halte au versant du poème,  
des détritus, des ossements, un feu éteint,  
rien qu'une étoile blême  
réveillent le mirage intense d'un jardin.*

*Hélas, il est si loin le jardin de mon père,  
quand lui et moi étions encore des vivants  
et quand avec mes frères  
on franchissait à bicyclette le néant.*

## XXIV

*On est venu de loin me dédier des brancards,  
m'offrir en ex-voto des pilons, des béquilles  
comme si j'étais l'art  
de Dieu. Je suis leur grotte et leur fosse d'orties.*

*Jette au feu ces fagots. Débarrasse l'autel.  
Lacère ces grabats. Décroche ces lambeaux.  
Saccage ces chandelles.  
Tourne la clé. Blanchis tous ces murs à la chaux.*

*Une fenêtre encadre un monde en trompe-l'œil.  
Mure-là. Reste seul comme un homme écroué.  
Revêts ton propre deuil.  
Tu es un Christ et rien ne peut te déclouer.*

